



Corela

Cognition, représentation, langage

HS-6 | 2007

Cognition, discours, contextes

Les réalités conceptuelles et leur ancrage matériel

Les sémantiques cognitives et la question de l'objectivisme

Guy Achard-Bayle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/1532>

DOI : 10.4000/corela.1532

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Guy Achard-Bayle, « Les réalités conceptuelles et leur ancrage matériel », *Corela* [En ligne], HS-6 | 2007, mis en ligne le 01 novembre 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/1532> ; DOI : 10.4000/corela.1532

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International.

Les réalités conceptuelles et leur ancrage matériel

Les sémantiques cognitives et la question de l'objectivisme¹

Guy Achard-Bayle

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce sous-titre et une partie du texte qui suit sont la reprise d'une conférence sélectionnée pour les 4^{èmes} Rencontres de Sémantique et Pragmatique d'Orléans (13-15 juin 2006) : <http://www.univ-orleans.fr/PUO/RSP/rencontre.htm>

- 1 Dans une étude que je viens d'achever (Achard-Bayle à par.), je me suis demandé pour quelle raison la sémantique contemporaine, sous divers climats, posait comme préalable le rejet de l'objectivisme ; je montrais également que les arguments de ce rejet se retournaient parfois... contre l'arroseur².
- 2 Je montrais ainsi comment un éminent Coglinger, Lakoff, qui a plaidé régulièrement contre l'objectivisme - seul (1987) ou en compagnie de Johnson (1980/1985, 1999) - avait pu faire l'objet du même reproche³.
- 3 Il y a là de quoi surprendre ; car derrière ces proclamations diverses d'*anti-objectivisme*, d'*anti-référentialisme*, ou d'*anti-représentationnalisme*, il semble bien qu'on trouve les mêmes manifestations d'une vague, et plus encore aujourd'hui d'un courant, qui part en guerre contre le *réalisme* (voir l'index).
- 4 Je n'affirme là rien de nouveau. Il y a plus de dix ans, Searle (1995) y consacrait un ouvrage⁴ ; mais il n'y a rien d'étonnant qu'on y revienne dans ce numéro où nous essayons de réconcilier la cognition au(x) contexte(s), et où la matérialité, l'historicité, l'externalisme, les objets, toutes ces formes du réel, surgissent ou ressurgissent.
- 5 Je me situe pour ma part dans une perspective qu'on peut dire de logique naturelle (Moirand ici-même) ; j'ai proposé il y a cinq ans (Achard-Bayle 2002) la notion de

« réalités conceptuelles », que j'ai conçue à partir des espaces mentaux de Fauconnier (ou ses dérivés « californiens » : le mélange et l'intégration conceptuelle), et de la réalité sociale de Searle. Je voudrais ici poursuivre cette entreprise d'externalisation, de matérialisation (ou d'institutionnalisation pour suivre Searle) du cognitif et du conceptuel.

- 6 J'entends donc saisir et analyser ces réalités conceptuelles dans le cadre d'un modèle sémantique référentialiste, évolutionniste et culturaliste. Je laisse un moment de côté le référentialisme, pour préciser tout d'abord que par évolutionniste et culturaliste, je considère que les objets du discours sont déformés/ables, évolutifs ou adaptables, du fait qu'ils sont pris dans le champ de toutes les sortes de facteurs ou forces intra- et extratextuelles qui constituent le contexte (cf. Achard-Bayle éd. 2006), au premier rang desquels les culturelles, qui nous permettent de sortir sinon des situations du moins des schémas égo- et alter-égocentrés (interactionnels, intersubjectifs) et de prendre en compte l'épaisseur environnementale et le poids de l'histoire (Paveau et Nyckees ici même).
- 7 J'aurais l'occasion de faire plus grand cas du référentialisme et du représentationnalisme (première partie). En attendant, j'annonce la couleur en maintenant et soutenant la référence, même si ce qui m'intéresse, c'est la saisie référentielle (Portine 1994⁵) ou, plus classiquement, le mode de donation du référent (Frege⁶). En 2002, j'ai pris pour exemples de réalités conceptuelles deux types de référents discursifs, autrement dit de référents modifiés/modifiables, comme je l'ai dit, en discours et par le discours : les référents évolutifs ou métamorphiques et les référents métaphoriques (i.e. saisis métaphoriquement) ; je les ai étudiés séparément et conjointement. Leur comparaison montre certes toutes les occasions, ou mieux les contextes (textuels, culturels : schémas idéalisés, genres ou séquences ou représentations stéréotypiques...) qui les voient coexister⁷ ; mais elle montre aussi tout ce qui les sépare : il y a en termes de métamorphoses vs métaphores une ligne de démarcation « réaliste » (i.e. bien réelle) qui ne permet pas de confondre le référentiel et le discursif. Les meilleures preuves, ou illustrations, je les ai trouvées chez les poètes eux-mêmes, dont les textes sont supposés être dispensés de fonction référentielle ; je n'en ai pas vu la trace chez Hugo, Apollinaire ou Ponge ; j'en ai vu la démonstration inverse, entre autres, dans le paysan du Danube de La Fontaine, qui figure ou que figure « un ours mal léché » (Achard-Bayle 2005a & b).
- 8 Ainsi mon cadre de référence théorique est cognitif ou cognitiviste en ce qu'il met en avant des figures -- autrement dit des représentations, mais des représentations exposées, objectivées (cf. Achard-Bayle 2006). Dès lors, ce qui m'intéresse également ou finalement en elles, c'est de voir en quoi elles sont culturellement partagées, publiques mais aussi plus ou moins contagieuses, dans le vocabulaire de Sperber (1995), i.e. diffusées, épaisses d'un passé et vouées à un avenir.
- 9 Or, qu'il s'agisse des référents évolutifs ou des métaphores, les modèles culturels partagés sont à la fois innovateurs et conservateurs ; en somme, ils permettent des saisies adaptées à et adaptables dans l'espace-temps ; mais du moment qu'un référent comme objet du discours évolue, il ne peut être soumis à n'importe quelle fantaisie imaginative et donc désignative du locuteur⁸, parce que celui-ci est d'une part garant en toute conscience donc déontologiquement responsable de l'intercompréhension, de l'autre vecteur ou acteur même non conscient d'une tradition. Ainsi, deux ancrages me semblent (dé)limiter particulièrement l'expansion d'un modèle culturel partagé : le social et l'historique...

Démarche

- 10 Voici comment j'entends procéder. En premier lieu, et en arrière-plan, je voudrais (re)poser la question des fondements référentialistes ou non de l'interprétation du sens en sémantique contemporaine, et particulièrement en sémantique cognitive. J'entends ici m'attacher au courant actuellement dominant (californien), qui comme je l'ai dit ou rappelé a pu être taxé d'objectivisme, quand lui-même revendiquait le contraire. C'est à voir, ou à revoir -- au-delà de l'image, qui n'intéresse qu'anecdotiquement, de l'arroseur arrosé !
- 11 Dans un second temps, qui comprendra lui-même deux étapes, je voudrais reprendre les travaux, notamment, de Fauconnier, Lakoff, Sweetser et Turner sur les modèles cognitifs, les espaces mentaux ou les relations vitales, qui posent notamment la question des connecteurs pragmatiques d'identité (personnelle) : parmi eux, les phases et les facettes qui sont aujourd'hui des phénomènes ou des processus reconnus des sciences humaines et sociales, et qui laissent suffisamment de traces dans les pratiques discursives pour que les linguistes s'y intéressent, même si le danger est, pour certains, que l'on s'occupe d'ontologie voire de métaphysique⁹. Le débat qui nous occupera ici -- à partir d'un exemple précis : Phèdre qui « re/voit » Thésée en Hippolyte (cf. Turner 2000, Fauconnier 2003, moi-même 2005b) -- n'est pas seulement celui du mentalisme vs de l'objectivisme de la pragmasémantique cognitive (« californienne »), mais aussi celui de leurs fondements idéalistes ou universalistes.
- 12 J'en tirerai les conclusions suivantes : la « mécanique » cognitive d'opérations telles que l'intégration ou le mélange conceptuels, sans parler des métaphores, repose sur des observations et des raisonnements incarnés au sens de l'embodiment, mais la plupart du temps désincarnés au sens social et historique du terme. La dimension socio-historique, autrement dit largement pour ne pas dire véritablement contextuelle, de ces opérations, qui supposent/supportent le travail interprétatif des interlocuteurs, est donc la parente pauvre des analyses cognitivistes attachées plutôt au fonctionnement cérébral (dans une approche internaliste). L'analyse incarnée ou ancrée socio-historiquement de Racine nous permettra de faire un pas dans le sens d'une contextualisation de ces opérations. Se posera alors, également, la question du choix et du traitement des exemples en termes notamment d'idéologie -- ou de courant d'idées dans l'histoire ; autrement dit, de la spécificité ou de la complémentarité d'une linguistique textuelle et d'une linguistique contextuelle.

1. Objectivisme ou non-objectivisme de la linguistique cognitive américaine ?

1.1. Le point de vue des anti-référentialistes/anti-représentationnalistes¹⁰

- 13 Dans cette section, mon propos est de voir quels principaux reproches ont été adressés à la linguistique cognitive d'obédience américaine, dans ses deux courants dominants depuis le milieu du 20^{ème} siècle. Je m'en tiendrai à ce que je connais le mieux, c'est-à-dire les textes d'auteurs français, qui, bien qu'ils ne soutiennent pas toujours les mêmes

positions (sur la phénoménologie par exemple), se regroupent autour de deux pôles et sites de recherches : *Texte* et *Formes symboliques*. (Je précise, si nécessaire, que je n'en fais pas partie et que je ne m'y reconnais que jusqu'à un certain point -- on l'a sans doute compris lorsque, notamment, je me suis positionné en introduction vis-à-vis du référentialisme).

- 14 Dans la variété du paysage sémantico-pragmatique hexagonal, ce qui définit le mieux ces chercheurs, ou les rassemble, c'est sans doute leur revendication d'une approche sémantique et pas seulement pragmatique du sens/de la signification, donc d'une certaine manière l'attention particulière qu'ils portent : (i) aux unités lexicales et/ou aux textes-discours¹¹, qui peuvent induire des modèles d'analyse formels ou formalisants, et (ii) aux contextes dans leur dimension phénoménale et/ou culturelle, ou parfois encore historique, donc à une conception du contexte bien plus large que l'extralinguistique traditionnel (situationnel). Ce qui les rassemble également, mais dès lors sur le champ des confrontations, c'est leur anti-objectivisme ou leur anti-représentationnalisme (qui est aussi un anti-objectivisme en termes de rapport langue-monde). Ainsi, dans la citation suivante, Nemo & Berruecos (2006 en ligne) argumentent contre « la conception symboliste de la signification », et pour une « rupture par rapport à l'idée -- dont la théorie des prototypes est le dernier avatar -- selon laquelle, la signification aurait quelque chose à voir avec ce qui nous vient à l'esprit quand nous pensons à un signe ». Ils constatent alors qu'il existe un :

Clivage très net, parfois agrémenté de quelques noms d'oiseaux, entre :

une première approche qui s'appuie i) méthodologiquement sur l'intuition (méritant à ce titre le qualificatif de subjectiviste) ii) d'un point de vue théorique sur l'idée que les emplois dénominatifs sont plus centraux que les autres, et parmi ces emplois dénominatifs, certains sont plus centraux que d'autres (balayer la salle du regard étant moins central que microscope à balayage électronique, lui-même moins central que balayer les feuilles mortes) iii) d'un point de vue philosophique sur une conception objectiviste du langage selon laquelle le langage avant tout décrit la réalité ;

une seconde approche selon laquelle i) l'objet du sémanticien n'est pas l'intuition sémantique immédiate mais bien la réalité du comportement linguistique des unités concernées et notamment leur distribution (adoptant pour cela une méthodologie objectiviste), ii) la signification doit expliquer tous les emplois et la possibilité d'emplois nouveaux, à la manière où les règles en syntaxe doivent expliquer les phrases possibles, et non les usages, le fait qu'un emploi soit ou non lexicalisé ne modifiant le processus d'interprétation lui-même, iii) la saisie des objets par des propriétés extrinsèques (ou la projection de PE [propriétés extrinsèques] ou d'histoires sur ceux-ci) se laisse mieux comprendre philosophiquement dans les termes de la phénoménologie que dans ceux de l'empirisme logique.

- 15 On peut alors aborder les critiques faites aux deux courants américains évoqués, mais il faut d'abord les définir.

Deux courants, un même universalisme

- 16 On trouve les traits qui permettent de caractériser ces courants dans Cadiot & Visetti (2001) et dans Rastier (2005 en ligne)¹². Chaque courant a son pôle : le MTI pour le « cognitivisme orthodoxe », autrement dit chomskyen, dont la sémantique est « logique et symboliste » ; la côte californienne pour la « sémantique cognitive », caractérisée comme « phénoménologiste et psychologiste ». Mais si ces deux courants se distinguent

par leur ancrage institutionnel ils le font aussi dans le temps, puisqu'ils se succèdent¹³. Rastier (2005) précise ainsi que :

le cognitivisme orthodoxe utilise une sémantique de tradition logique [...] mais comme il dérive de l'empirisme logique, se pose à lui le problème de relier le format logique du langage mental universel avec les diversités des langues, en postulant une grammaire universelle et en extrayant la forme logique universelle des énoncés particuliers [...] En revanche, la sémantique cognitive (illustrée par des auteurs comme Lakoff, Langacker, Johnson, Turner) s'appuie sur une tradition mentaliste d'inspiration phénoménologique, en opposition déclarée avec la sémantique logique. Le premier courant entend passer directement du symbolique au neuronal ; le second s'oppose au paradigme symbolique et adopte une position psychologiste.

- 17 Autrement dit il adopte une position « mentaliste ». C'est d'ailleurs, toujours selon Rastier (2005), ce psychologisme qui marque ou motive la rupture entre les deux courants :

Le cognitivisme classique [chomskyen] a échoué en sémantique sous l'effet d'une contradiction propre : à supposer -- à ma connaissance personne dans les recherches cognitives ne le conteste -- que le sémantique s'identifie au mental, le prétendu caractère formel des états et processus mentaux ne peut s'autoriser de la sémantique formelle contemporaine, qui se caractérise par un antipsychologisme, et, mieux, par un antimentalisme de principe.

- 18 À ce point donc, c'est-à-dire si l'on suit Rastier, on ne peut qualifier le second courant, la sémantique cognitive, qui retiendra désormais notre attention, d'objectiviste... Mais, avant qu'on y revienne, on peut encore relever deux traits qui selon Rastier (2005) caractérisent ce courant, comme le précédent, d'ailleurs : le représentationnalisme et l'universalisme. Suivant cet auteur, le représentationnalisme peut être défini comme la mise en rapport du mental et du linguistique ; quant à l'universalisme :

Les formes nouvelles du cognitivisme, dont relève la sémantique cognitive, ne se réclament plus de ce rationalisme [du cognitivisme chomskyen], mais demeurent universalistes dans la mesure où elles réitèrent, nous le verrons, des gestes caractéristiques de la philosophie transcendante.

L'unité de l'esprit humain n'étant généralement pas mise en doute, et les significations étant rapportées à des représentations ou des opérations mentales, personne ne formule l'hypothèse qu'il existe autant de sémantiques que de langues, soit six mille au bas mot. Or, le problème fondateur de la diversité des langues distingue décisivement la sémantique linguistique de la philosophie de la signification. La sémantique cognitive relève donc, pour l'essentiel, de la tradition philosophique : la recherche des primitives conceptuelles, universaux et archétypes cognitifs se situe à l'évidence dans cette tradition. (Rastier 2005)

- 19 Or on peut mettre en relation (de cause à conséquence) cet universalisme et une forme d'acculturalisme que dénonce Rastier ailleurs (2004 en ligne) :

Face aux programmes réductionnistes, le développement des sciences de la culture reste un enjeu pour les années à venir : d'une part, la fédération des sciences de la culture semble la seule perspective globale capable de comprendre la médiation sémiotique entre le monde physique et le monde des représentations, étape indispensable pour décrire les facteurs culturels dans la cognition, jusqu'ici gravement sous-estimés par les recherches cognitives.

- 20 Je ne me situe pas, je l'ai dit, sur le terrain épistémologique de *Texte* et de *Formes symboliques* mais je rejoins Rastier pour deux raisons. Je le rejoins tout d'abord dans son constat que le cognitivisme « classique » (ce qui s'explique assez facilement si on le considère comme une philosophie du langage) et la sémantique cognitive (ce qui se justifie moins dans la mesure où elle revendique son ancrage dans la pragmatique, on y

reviendra) ignorent « gravement » les facteurs culturels : je relève par exemple que Lakoff (1997) parle, en des termes que n'auraient pas reniés un chomskyen, d'« universaux de la pensée métaphorique » dans un colloque dédié à la diversité des langues (cf. Fuchs & Robert éds 1997) ; et ce qui gêne dans l'actuel réseau des Coglingers (revue *Cognitive Linguistics*, colloques ICLC), c'est que les modèles centraux (de Lakoff, Turner & Fauconnier) sont le plus souvent simplement illustrés par la diversité des langues, conçues comme des corpus d'application.

Espace vs temps

- 21 Je partage également le point de vue de Rastier lorsqu'il considère que la sémantique cognitive ignore le temps. Ou du moins un certain temps, celui des sciences humaines et sociales, le « temps long », le temps de l'histoire culturelle ou celui de l'histoire des mentalités. Dans ses quatre conférences au Collège de France, Turner (2000) a bien choisi une entrée, opté pour une mise en perspective historique de la cognition. Mais ce qui l'intéressait dans ses démonstrations (sur l'imagination, la mémoire etc.), c'était l'émergence de facultés humaines au sens où l'humain définit l'humanité.
- 22 De leur côté, Cadiot & Visetti (2001 : ch. 1^{er} « Critique du schématisme en sémantique ») montrent que les cognitivistes « grammairiens » (Langacker, Talmy) ont une approche environnementale strictement spatiale (ou « kinesthésique ») des faits linguistiques et des effets de sens : « Le champ sémantique est alors un espace vu et imaginé, déployé par une imagerie sémantique qui géométrise » (Cadiot & Visetti 2001 : 7).
- 23 Rastier (2005) arrive à une même conclusion sur la spatialisation ou le spatialisme, alors qu'il évalue la théorie des noms, et donc de l'objectivité, de Langacker (1991) pour qui « un nom désigne une région dans un domaine » (art. cité : 110) :

On retiendra qu'il s'agit là d'une définition purement spatiale de l'objectivité. Et il demeure que les noms désignent des objets. La notion de désignation, employée ici par Langacker reste bien différente de la signification ; elle rappelle que la sémantique cognitive maintient entre les mots et leur signification la distance qui sépare le linguistique du conceptuel. Mais une ambiguïté demeure quant à la détermination de ces niveaux l'un par l'autre : d'une part le contenu d'un nom est déterminé par le fait qu'il désigne un objet (i.e. une région dans un domaine) ; d'autre part l'usage d'un nom détermine (ou suppose ?) une réification : « la nominalisation implique un certain type de réification conceptuelle » (1991, p. 109). Sans plus gloser cette implication, on se demande alors si l'espace mental de la sémantique cognitive ne résulte pas d'une involution de l'espace des états-de-choses que tient pour acquis le positivisme logique. La métaphore iconique n'a pas changé : la proposition, disait le premier Wittgenstein est un *tableau vivant* ; elle représente en effet un état de choses dans l'espace physique ; la phrase, dirait un sémanticien cognitiviste, représente un état de choses dans l'espace mental.
- 24 Cette dernière analyse est parfaitement illustrée par la toute première prise de position épistémologique de Sweetser (1990 : 1) : « Language is systematically grounded in human cognition, and cognitive linguistics seeks to show exactly how. »
- 25 Mais Rastier (2005) s'attache davantage à évaluer les conséquences de ce spatialisme sur la (non) prise en compte du facteur, du vecteur temps (je souligne) :

La définition spatiale de l'objectivité corrobore l'hypothèse de cette involution. En effet, la distinction du monde et de l'esprit est traditionnellement articulée par la distinction de l'espace et du temps, notamment dans le courant phénoménologique. La spatialisation de l'esprit apparaît alors comme le moyen de lui conférer une objectivité externe, qui en fasse l'objet d'une science positive, bien que cognitive, et

le tiennent à l'écart du vécu personnel, rythmé par la conscience intime du temps. C'est pourquoi sans doute la sémantique cognitive rabat le temps sur l'espace : par exemple, Diller affirme que "le concept de temps puise ses attributs dans d'autres domaines conceptuels, en particulier dans le domaine de l'espace", ou encore que l'espace est "le modèle-source favori" du temps (1991, p. 212); Langacker parle de régions du temps, car il définit les structures temporelles par un balayage (*scanning*) de l'espace cognitif; Johnson encore estime que "les schémas imaginaires sont les structures des processus temporels" (1992, p. 355).

- 26 Pour conclure, si tant est que l'on puisse se risquer ici à pareil exercice, je résumerai cette question de l'espace-temps en reprenant Rastier (2004) : « L'humanité est une diaspora, et les ressemblances entre ses membres tiennent à une histoire partagée plus qu'à une nature prédéfinie. »

1.2. Le point de vue anti-objectiviste des Coglingers

- 27 Dans cette section, je vais reprendre un certain nombre de points que j'ai développés dans Achard-Bayle (à par). Ces rappels devraient permettre de clarifier un certain nombre d'assimilations ou de confusions possibles, concernant notamment les positions de Lakoff et Lakoff & Johnson, avant que nous nous penchions plus précisément sur d'autres notions et textes et auteurs-clés de la sémantique cognitive californienne (Sweetser, Fauconnier, Turner, deuxième partie). Je voudrais notamment montrer que l'anti-objectivisme (de Lakoff & Johnson) d'une part n'implique pas l'anti-référentialisme et l'anti-réalisme et d'autre part qu'il peut (même) se combiner avec l'anti-subjectivisme.

- 28 La sémantique cognitive, telle qu'on l'a définie dans la section précédente en termes d'histoire des théories, s'inscrit dans la continuité de la sémantique générative¹⁴, donc de la linguistique chomskyenne, autrement dit le « cognitivisme orthodoxe ». Mais cette succession historique n'empêche en rien les Coglingers de s'inscrire en faux contre lui ; et la rupture est notamment consommée par les seconds en raison de l'objectivisme du premier :

This view of language [de la sémantique cognitive] is rather different from more formal approaches to language such as Generative Linguistics [...] These formal approaches, based on a more 'objectivist'¹⁵ philosophical tradition, understand knowledge of linguistic structures and rules as independent of other mental processes such as attention, memory, and reasoning... (Ibarretxe-Antuñano 1999)

La tradition objectiviste dans la philosophie occidentale se retrouve de nos jours [...], en linguistique, dans le néo-rationalisme issu de la tradition chomskyenne. (Lakoff & Johnson 1985 : 207)

- 29 Cette tradition repose sur divers « mythes » (qui d'ailleurs ne sont pas disqualifiés comme tels par les auteurs cités¹⁶) :

1. [Mythe de l'objectivisme, § 2] « Nous acquérons notre connaissance du monde en faisant l'expérience des objets qui le constituent. »
2. [Mythe de l'objectivisme, § 4] « La réalité objective existe et nous pouvons formuler à son propos des propositions qui sont objectivement, absolument et inconditionnellement vraies ou fausses. » (Lakoff & Johnson (1985 : 197-198)

- 30 On trouve chez Sweetser (1990 : 1) une position analogue contre l'objectivisme, qui se caractérise selon elle par le fait que "meaning is thought of as basically a relationship between word and world (an object or a state of affair)". Pour autant cet anti-objectivisme n'implique pas un rejet du référentialisme et du réalisme.

Référentialisme & réalisme

- 31 Nyckees (1998 : 33) analyse en effet la sémantique cognitive de Lakoff & Johnson (1985) comme « référentialiste », et c'est « un caractère qui la distingue tant de la tradition essentiellement syntacticienne du chomskysme que de l'immanentisme de principe du structuralisme ». Du point de vue des Coglingers, on peut formuler la chose ainsi : s'il y a bien un *cognitive turn* de la sémantique néo-générative dans les années 80, notamment par la prise de conscience du rôle central du sens figuré (et des métaphores), donc de l'imagination, dans le langage et la conceptualisation, alors le sens n'est pas ou plus réductible aux calculs, à toutes sortes de calculs logiques, formels, décontextualisés.
- 32 Il n'y a pas à proprement parler de « reflet du monde » dans cette conception cognitive du langage mais, avec lui, par lui, réorganisation de l'expérience ; ce que Nyckees (1998) appelle alors le nouvel « ancrage référentiel », autrement dit l'« humaine référence » de cette sémantique. Et l'on voit bien ainsi en quoi celle-ci est à la fois objectiviste et non objectiviste, ou comment, en tant qu'expérientialiste, elle se situe, suivant les revendications appuyées de Lakoff & Johnson, à mi-chemin de l'objectivisme et du subjectivisme ; ce dernier peut se définir ainsi :
1. [Mythe du subjectivisme, § 4] « Le langage de l'imagination, en particulier la métaphore, est nécessaire pour exprimer les aspects de notre expérience qui sont uniques et qui sont les plus significatifs pour nous. Quand il s'agit de la compréhension personnelle, les significations ordinaires qui reposent sur l'accord général ne suffisent pas. »¹⁷
 2. [Mythe du subjectivisme, § 5] « [...] Il n'existe pas de moyens objectifs et rationnels pour comprendre nos sentiments, notre sensibilité esthétique, etc. La science ne nous est d'aucune aide pour les questions les plus importantes de notre vie. » (Lakoff & Johnson 1985 : 199-200)
- 33 Ainsi l'« expérience » est ce qui fonde la voix moyenne que Lakoff & Johnson (1985 : 204) appellent eux le « troisième choix : une synthèse expérientialiste » ; on peut décrire celle-ci par les traits suivants, et la caractériser comme je le fais entre parenthèses¹⁸ :
1. « Un lien d'une certaine sorte entre les systèmes conceptuels humains et les autres aspects de la réalité » (représentationnalisme).¹⁹
 1. « Une conception de la vérité qui n'est pas seulement basée sur la cohérence interne » (anti-immanentisme).²⁰
 2. « Un engagement en faveur de l'existence d'une connaissance stable du monde extérieur » (intersubjectivisme ou engagement en faveur de l'intersubjectivité qui peut être l'héritier de la phénoménologie husserlienne²¹ comme de l'empirisme logique).
 3. « Un refus de l'idée que n'importe quel système conceptuel est aussi bon que n'importe quel autre » (anti-relativisme).
- 34 Ces prises de positions et particulièrement l'« engagement » du point 3 conduisent au réalisme ; et Lakoff (1987: 158) avance effectivement: “we will be arguing against objectivism, but not against basic realism”, sachant que: “Basic realism involves at least the following: a commitment to the existence of a real world, both external to human beings and including the reality of human experience” (ibid.).
- 35 Retour donc à *l'humaine expérience*, la boucle est bouclée²². Ceci dit, *l'humain* en question est toujours aussi générique voire universaliste, même si je dois maintenant rectifier ou préciser une de mes affirmations précédentes sur Lakoff. Fort, comme on l'a vu, de son « troisième choix », celui-ci trace, dans son texte de 1997, sa voie expérientialiste à mi-

chemin entre objectivisme et subjectivisme et explore ainsi les métaphores entre les « universaux de la pensée métaphorique » et leurs « variations dans l'expression linguistique ».²³

- 36 On peut vouloir néanmoins dépasser ou contourner cet universalisme fondamental, et favoriser une approche plus ethno- qu'anthropocognitive²⁴. À ce propos je cite, comme je l'ai fait dans mon article de 2007 (à par.) les conclusions de Nyckees (1998 : 56-57), où l'on notera les pluriel de *langues* et *sociétés*) :

L'échec relatif de la tentative [« l'étude de la conceptualisation par la sémantique cognitive »] tient, me semble-t-il, à un axiome tacite de la sémantique cognitive actuelle selon lequel toute la conceptualisation humaine pourrait trouver à s'expliquer à l'échelle d'une vie d'homme. Il s'ensuit que, tout homme étant présumé porter en lui-même (dans sa condition et son appareil cognitif) le germe de toutes les pensées humaines, l'introspection des locuteurs contemporains pourrait suffire à expliquer et la conceptualisation humaine dans son ensemble et le fonctionnement sémantique des langues [...] La sémantique cognitive doit donc dépasser les limites "synchroniques" dans lesquelles elle s'est laissée enfermer si elle veut doter la théorie de la signification d'un réel pouvoir *explicatif* [« Beaucoup d'énigmes se dissipent en effet quand on commence à considérer les significations comme des réalités socioculturelles sélectionnées par l'expérience collective, inséparable de la vie des sociétés, de l'évolution des savoirs²⁵ et de leur diffusion.]

2. Cognition & Contextualisation

- 37 Au terme de la première partie et particulièrement de sa deuxième section, il est difficile de considérer la sémantique cognitive de Lakoff, Johnson, Sweetser, comme « purement et simplement » objectiviste ; ou alors il faut le faire sans prendre en compte la manière dont eux-mêmes définissent l'objectivisme et, surtout, dont ils ne cessent de se revendiquer de l'expérience humaine, comme d'une voie moyenne entre objectivisme et subjectivisme, autrement dit sujets et objets.
- 38 En fait, il n'est pas facile de réduire tous ces auteurs à une même, voire l'un d'eux parfois à une seule position. Reprenons par exemple la question de l'universalisme, et mettons ou remettons-la à l'épreuve de la métaphore. On a vu que Lakoff (1997) hésitait entre deux positions : la capacité humaine (universelle) à métaphoriser vs les variations culturelles dans l'expression linguistique de la pensée métaphorique (qui est une des formes de ce que Turner appelle de son côté *The Literary Mind*, au singulier également). Prenons maintenant un autre auteur sur le sujet, Sweetser (1990). On a vu qu'elle partageait un certain nombre de points de vue de Lakoff (et Johnson), et que sur le vocabulaire des couleurs comme de l'expression du temps, elle plaiderait (op. cit : 6) plutôt pour la cognition humaine que pour la diversité culturelle (Berlin & Kay vs Sapir-Whorf). Or sur la métaphore, ou plutôt sur les emplois métaphoriques des mots de couleur en anglais – et pas dans n'importe quelle langue, je le souligne pour ma part –, ses déclarations peuvent se lire comme des prises de position inverses :

If we use a word meaning 'white' to mean 'honest, candid,' rather than using the word 'purple,' it is not just a fact about language. It is a fact about (at least) **the cultural community** that they see whiteness as metaphorically standing for honesty or moral purity (for example, members of such a society might put on white, rather than red, clothing to ritually indicate purity; this would not be a linguistic convention²⁶) [...] This system of metaphorical use of color terms is, as mentioned above, not based on a systematic correlation between colors and

morality in the world; but it is nonetheless present in speakers' **linguistic and cultural models**.

- 39 Nous allons maintenant voir quels sont les développements ou les évolutions de la sémantique cognitive californienne des espaces mentaux depuis le milieu des années 90. Pour cela, nous allons étudier, après l'introduction de Sweetser (1990), celle de Sweetser & Fauconnier (1996). Ce qui frappe en effet dès l'abord dans les prises de position de ces auteurs, c'est l'affirmation de la place centrale joué par le contexte ; ce qui devrait nous inciter encore à la prudence dans nos jugements sur leur objectivisme ; autrement dit, il faut éclaircir ici la question du sens à donner à l'objectivisme.

2.1. Le contexte

- 40 Il est en effet frappant de constater que l'une des premières urgences de ces auteurs est de rappeler que la théorie des espaces mentaux (désormais EM) prend sa source, épistémologiquement parlant, dans la volonté (i) de tenir compte du contexte dans le calcul de la référence, et (ii) de libérer la sémantique de son objectivisme vériconditionnaliste – ou du moins de laisser cette tâche à la philosophie du langage :
- La seconde proposition ou revendication est en parfaite continuité avec les prises de position précédentes (partie 1) ; elle est aussi la parfaite illustration de ce Nyckees (art. cité) appelait « l'humaine référence », qui est une expression qui condense, avec tout autant d'efficacité que « synthèse expérentialiste », la troisième voie dont nous parlions alors en étudiant Lakoff & Johnson (1985).
 - En ce qui concerne maintenant le contexte, Sweetser & Fauconnier apportent les précisions suivantes (op. cit. : 2 sq.) :
 - La fonction des structures linguistiques est de refléter la diversité des représentations cognitives (*linguistic reflections*).
 - La diversité des représentations cognitives (voir aussi Fauconnier 1997) viennent des différences d'accès à l'information.
 - Ces différences d'accès à l'information nous obligent à de prendre en compte la contextualisation de la cognition humaine.
- 41 Les auteurs introduisent ou réintroduisent alors la notion pragmatique et éminemment contextuelle de *fonction pragmatique* (empruntée à Nunberg 1978). Elle permet toutes sortes de calculs inférentiels²⁷, ou de *connexions* qui permettent de mettre en relation des *domaines* d'expérience (organisés schématiquement, ou en *scénarios*, qui distribuent des *rôles*) : un auteur et son œuvre, un client de café et ce qu'il consomme, etc. Ce qui veut dire en termes référentiels que les connexions permettent de prendre un mot ou une expression dans un domaine, pour référer à une entité d'un autre domaine. Ceci fait bien de la sémantique cognitive (toujours au sens californien qu'on lui a donné en première partie) une sémantique référentielle mais pas une sémantique objectiviste au sens de vériconditionnaliste.
- 42 Bien au contraire, les revendications de Sweetser & Fauconnier sont très clairement expérentialistes et représentationnalistes :
- D'une part, expliquent Sweetser & Fauconnier (op. cit. : 7), loin de nommer seulement les entités suivant leurs propriétés indépendantes dans le monde, nous les nommons souvent à partir de connexions cognitives et expérentielles, qui vont permettre à l'interlocuteur d'accéder au référent requis²⁸.

- On peut alors définir ce *principe d'accès* de la manière suivante : une expression qui désigne ou décrit une entité (le *déclencheur*) peut être utilisée pour permettre l'accès donc référer à une entité (la *cible*) d'un autre domaine cognitif, si le second domaine est cognitivement accessible à partir du premier, et si une connexion peut être faite entre le déclencheur et la cible.
- Sweetser & Fauconnier en concluent (op.cit. : 8) que, loin d'être indépendants de l'expérience, syntaxe et lexique sont au cœur même de l'expression et de la construction de nos représentations du monde.
- Au plan de la représentation, il en résulte (Sweetser & Fauconnier op. cit. : 8) que lesdits outils ou niveaux d'organisation linguistique sont des *images des connexions entre domaines*.

2.2. Blending & Conceptual Integration, Literary Mind & Vital Relations

2.2.1. Mélange et intégration conceptuelle

- 43 La sémantique cognitive californienne prend au milieu des années 90 un nouvel essor grâce à la collaboration de Fauconnier et Turner²⁹, qui, à partir des travaux antérieurs sur les EM et les métaphores, développent la théorie de l'intégration conceptuelle et du mélange (blending). Ce qui les intéresse alors c'est l'émergence de sens nouveaux qui résulte d'une part de correspondances (*mappings*) entre espaces (comme dans la théorie initiale des EM), de l'autre de projections vers (et de mélanges dans) un espace dit d'intégration :

For example, the conventional metaphors of SEEING as TOUCHING (e.g. *I couldn't take my eyes off her*) and KNOWING as SEEING (e.g. *I see what you're saying*) combine with one schema for the English preposition *over* to motivate *overlook*: the line of sight travels 'over' (i.e. above) the object; hence there is no contact; hence it is not seen; hence it is not noticed or taken into account. In contrast, *look over* ('*she looked over the draft*'), uses a related but different schema for *over*, a path covering much of a surface, as in '*she wandered over the entire field*'. This sense combines with the same mappings to produce a very different abstract meaning - the object this time is seen and noticed. (Fauconnier à par. en ligne)

- 44 Ceci dit, à l'espace d'intégration « terminal », correspond, en haut de la chaîne, un quatrième espace, dit « générique », qui dans la première phase (celle des correspondances/mappings entre les espaces déclencheur et cible, qui précèdent les projections vers l'espace d'intégration, de mélange et d'émergence), sert d'arrière-plan schématique, stéréotypique.
- 45 J'ai pour ma part (2005) utilisé cette configuration « quadri-spatiale » pour expliquer le fonctionnement du discours indirect libre dans le célèbre exemple de La Fontaine (*Le Savetier & le Financier*) : « [...] et la nuit / Si quelque chat faisait du bruit / Le chat prenait l'argent... » En effet, pour que le DIL fonctionne, autrement dit pour que la proposition Q (dans la corrélation Si P, Q) soit *finale*ment interprétée par le lecteur comme un fragment de discours narrativisé, dans un espace d'intégration où il mélange les paroles et / ou les pensées du narrateur et du savetier-financier (i.e. du savetier « devenu » financier), il faut bien qu'en amont existe cet espace « générique » dont il infère stéréotypiquement que : (i) dans le cadre schématique / stéréotypique de (ouvert par) *la nuit*, les chats sont censés vagabonder, (ii) les voleurs aussi, (iii) ce qui suscite la peur, (iv) et plus encore celle des thésauriseurs... On le voit donc, des connecteurs pragmatiques à l'espace générique, la théorie des EM, sous diverses formes, s'ancre bien au contexte.

*

- 46 Mais une question reste en suspens : si le contexte (de par sa définition pragmatique **et** stéréotypique) est fondamentalement culturel (social et historique), et effectivement pris comme tel dans les travaux dont pour ma part j'ai connaissance, on a encore du mal à imaginer ou à voir émerger des études qui montrent transculturellement et donc translinguistiquement les organisations et les effets de cette généricité et de cette contextualisation-là³⁰. Autrement dit, c'est en gardant l'arrière-plan culturel (générique, stéréotypique) dans une sorte de flou, de semi-conscience³¹, de connivence, d'implicite, qu'opèrent la plupart des études sur le mélange et l'intégration.

Sweetser (1990 : 7) posait déjà la question :

Whether words for cultural categories are merely shaped by our understanding of culture, or whether they shape it as well, is a good deal harder to prove experimentally, since we can't (as done with colors) assume that the phenomena referred to are the same crosslinguistically.

- 47 Mais elle la laissait également en suspens. Il n'y a vraiment à ma connaissance que Wierzbicka, et son école, qui se soit attaquée à la question d'une sémantique transculturelle (voir Koselak ici-même). Mais l'entreprise, telle qu'elle la définissait il y a une vingtaine d'années, est sans doute toujours aussi difficile qu'elle l'était alors de son aveu même :

It is a commonplace to say that every language embodies in its very structure a certain world-view, a certain philosophy [in the terms of] the Humboldtian (or Whorfian) thesis [...] To prove it in a rigorous and verifiable way, however, is quite a different matter. Scholars tend to treat the Humboldtian (or Whorfian) thesis [...] with suspicion and embarrassment. One suspects that this is precisely because while being obviously true it is at the same time notoriously difficult to prove." (Wierzbicka, 1988 : 169, ch. "Ethno-syntax and the philosophy of grammar).

- 48 La difficulté serait la suivante, transposée dans les termes ou la problématique de la sémantique des EM : il est nécessaire de caractériser culturellement quels sont sur la construction de sens, les effets non pas seulement contextuels (sans davantage de précision sur ce contexte), mais bien les effets d'un contexte en particulier, en tant que tel culturellement parlant.

- 49 J'ai montré dans Achard-Bayle (à par.) que Frege (tenu par les sémanticiens de la fin du 20^{ème} siècle pour le père de tous les maux objectivistes) avait, certes parmi d'autres alors³² mais de manière tout à fait significative dans au moins une de ses propositions, ouvert la voie à cette sémantique historico-culturelle que Nyckees (2000 : 340-341) appelle de ses vœux en termes d'*archéologie du sens* :

Die Menschheit [hat] einen gemeinsamen Schatz von Gedanken, den sie von einem Geschlechte auf das andere überträgt. (« L'humanité possède un trésor commun de pensées, transmis de génération en génération. » Frege 1994 : 106)

- 50 Mais une fois encore, il est plus facile, comme Frege, de se réclamer d'une sémantique *incarnée dans l'humain* (ce qui exprimé tel quel est d'ailleurs est une caractérisation redondante) que d'une sémantique ancrée socio-culturellement et mise en perspective historiquement, afin que, précisément, puissent être pris en compte, sinon tous du moins divers « trésors communs de pensées », autrement dit diverses intersubjectivités, chacune étant, à sa façon, cette « façon dont les êtres humains, par leur corps, leur

appareil cognitif et leur dimension socioculturelle et historique, sont confrontés aux objets » (Kleiber 1997 : 27).

2.2.2. Literary Mind & Vital Relations

2.2.2.1. The Literary Mind

- 51 Il s'agit ici sinon d'un concept inédit, du moins du titre d'une étude originale de Turner (1996 : 11) qui écrit : "We imagine realities and construct meanings. The everyday mind performs these feats by means of mental processes that are literary."
- 52 De fait, *l'esprit littéraire* de Turner est, comme le sont les métaphores de Lakoff & Johnson, à l'œuvre dans la pensée et le langage de tous les jours ; il n'en reste pas moins que beaucoup des opérations, voire les principales opérations mentales et linguistiques sur lesquelles repose la l'imagination, où à partir desquelles elle œuvre, ont longtemps été considérées comme littéraires. Au premier rang, la métaphore, donc, mais on peut y ajouter la construction d'entités ou d'identités fictives, comme la licorne ou encore la construction d'identités fictives par mélange : le dragon, le griffon...³³ On retrouve ici l'opération de mélange (blending) : "At the most basic levels of perception, of understanding, and of memory, blending is fundamental" (Turner, op. cit : 110) ; ainsi, dans le domaine de la création des entités fictives : "*Unicorn blends horse and horn*" (ibid.).
- 53 Mais pour que le mélange puisse opérer, et que de l'intégration émerge un sens nouveau, en l'occurrence créateur d'entités, il faut que les interlocuteurs, ou mieux, que la communauté des locuteurs dispose d'un réseau sur lequel lesdites opérations s'appuient : ce sont ce que les auteurs cités appellent les *relations vitales* (*vital relations*), au premier rang desquelles on trouve l'identité (et le changement).

2.2.2.2. Identity & Vital Relations

Relations vitales

- 54 Les relations vitales prennent la suite des connecteurs pragmatiques dans la théorie des EM telle que Fauconnier et Turner la développent à la fin des années 90 (voir Fauconnier & Turner 2002). Mais, bizarrement, celles-ci ne reçoivent pas de définitions exhaustives dans les ouvrages ou les études dont je dispose ; elles sont présentées incidemment, et brièvement dans Fauconnier & Turner (2002/2003 : 92), alors même qu'elles sont par ailleurs largement convoquées et exploitées ; mais peu importe, si leur définition est suffisamment claire : "We call these all-important conceptual relations [like cause-effect] *vital relations*." On trouve un autre exemple de définition un peu plus tard dans Fauconnier (2003 : 420) :

Un RIC [réseau d'intégration conceptuelle] met en correspondance plusieurs espaces mentaux par le biais de Relations Vitales, telles que l'Identité, le Changement, l'Analogie, la Disanalogie, le Temps, la Cause et l'Effet. Une projection partielle à partir de ces espaces mentaux crée un nouvel espace, le Blend, où se développe une dynamique émergente.

*

- 55 Nous allons à partir de maintenant nous attacher à l'identité. L'identité, toujours selon Fauconnier & Turner (2002/2003 : 115) n'est pas seulement une relation vitale, elle est

sans doute la relation vitale par excellence : “the primary vital relation, without which the others are meaningless. Human mental life is unthinkable without continual compressions and decompressions involving identity. Identity seems to be a primitive, an unanalyzable notion, but instead it is an achievement of the imagination.”

- 56 Du point de vue d’une sémantique culturelle historiquement profilée, même si l’histoire dont il s’agit ici est encore celle de l’humanité ou de l’humain en général (cf. “human mental life”), il faut souligner que cette relation vitale apparaît comme jouant un rôle de premier plan conceptuel dans l’évolution de l’humain vers des facultés cognitives supérieures (Fauconnier & Turner op. cit. ch. 9 ; voir aussi infra la démonstration de Turner 2000, 1^{ère} Conférence sur *Phèdre*).
- 57 Ceci dit, les premiers exemples de relation vitale d’identité sont apparus beaucoup tôt que dans les travaux de Turner et Fauconnier des années 2000. On en trouve ainsi des exemples chez Lakoff dès 1968 et 1976 ; on trouve également chez Jackendoff (1975) le fameux :

Sur la photo, la fille aux yeux verts a les yeux bleus.³⁴

- 58 Nous allons maintenant reprendre quelques uns des exemples que traitent pour leur part Sweetser & Fauconnier (1996 : 9 sq.)

Identité & Changement

- 59 Les connexions pragmatiques étudiées par ces deux auteurs, et précédemment par Fauconnier (1984), sont de plusieurs types : la relation entre la *chose* et la *représentation de la chose*, ou l’*identité* et ses *contreparties* (1), les *différents points de vue* (2), les *rôles* (3), les figures de l’*analogie* comme la *métonymie* (4) et la *métaphore* (5) :

1. Sur la photo, la fille aux yeux verts a les yeux bleus.³⁵
2. Selon Paul, la fille aux yeux verts a les yeux bleus.
3. Le mari de Bernadette, le Président de la République...
4. Ce travail a été fait par une main habile.
5. L’atome est un système solaire.

- 60 Fauconnier (1984 : 19 sq.) avait déjà constaté un certain nombre de phénomènes linguistiques liés à ces connexions, ou *représentations mentales de domaines interconnectés*, et notamment fait cas de contraintes qui gouvernent les relations entre deux domaines connectés, le déclencheur et la cible ; ces phénomènes et contraintes sont particulièrement liés aux rappels anaphoriques :

L’omelette est parti(e) sans payer. Il s’est jeté dans un taxi.

L’omelette est parti(e) sans payer. ?Elle était immangeable.

- 61 Le problème qui se pose ici est celui d’une apparente rupture – elle existe bien en termes morphologiques et lexicaux – entre antécédent et pronom substitut. Sweetser & Fauconnier expliquent ce phénomène par le *principe d’accès*, à savoir : une expression qui désigne une entité dans un domaine cognitif (déclencheur) peut être utilisée pour référer à une entité d’un autre domaine cognitif (cible) si une connexion peut être établie entre le déclencheur et la cible.

*

- 62 Par le biais des phénomènes anaphoriques que nous venons d’observer, nous rejoignons le problème de la continuité topicale, et celui de l’évolution des référents en discours.

Pour Sweetser & Fauconnier (1996 : 10), précisément, s'il est vrai que les connecteurs servent à lier les domaines, et que les domaines peuvent être liés de différentes manières, les connecteurs permettent également d'assurer une continuité de la référence tout au long du discours, notamment en donnant des informations sur les propriétés de la contrepartie à associer ; ainsi, dans :

L'homme aux cheveux gris repense à lui-même en 1929.

- 63 le temporel *en 1929* ouvre un EM dans lequel le référent initial *l'homme aux cheveux gris* aura pour contrepartie un référent conséquent : *un jeune homme aux cheveux bruns*. Autrement dit, on voit ici à l'œuvre les connexions ou les relations vitales suivantes : l'identité et le changement et plus exactement encore le changement (dans le temps) comme composante, ou mieux comme participant de la relation vitale première qu'est l'identité.
- 64 On voit alors comment se repose ou comment on peut reposer la question du réalisme et, pour le coup, de la connexion épistémologique entre contexte défini culturellement ou pragmatiquement et contexte défini phénoménologiquement ou ontologiquement. La reconnaissance d'autrui comme le même est, dans nos conceptions et nos pratiques, institutionnellement codée ; autrement dit dans les termes de Searle, l'identité est un fait institutionnel, ce qu'illustrent les papiers qu'on lui associe dans un certain ou un grand nombre de sociétés.
- 65 Mais là où les choses se compliquent, et néanmoins enrichissent le débat sur le réalisme, et plus exactement ici sur ce que j'ai appelé l'ancrage matériel des réalités conceptuelles, c'est que s'il nous paraît « naturel », phénoménologiquement parlant, d'intégrer à l'identité le changement physique (le passage du temps : des cheveux bruns aux cheveux gris par ex.), donc de fonder nous semble-t-il objectivement notre système (y compris linguistique) de reconnaissance, pour autant ce système n'est en rien universel, puisque dans d'autres systèmes, langues-cultures, les désignateurs catégoriels ou spécifiques (noms communs, noms d'espèce) et même les anthroponymes (noms propres) peuvent changer avec l'âge.
- 66 Il n'en reste pas moins que notre système est bel et bien fondé matériellement, donc d'une certaine manière objectivement, car le temps qui passe, ou plutôt les changements physiques que l'on constate, voit ou ressent, en soi, sur soi ou sur autrui, ne sont eux en rien institutionnels – autrement dit dans les termes de Searle encore : décrétés intentionnellement.

3. Excipit

- 67 Je voudrais pour finir examiner quelques exemples à la lumière de ces remarques (pré)conclusives sur le réalisme.

3.1. Phèdre et les relations vitales

- 68 Le premier exemple, sur *Phèdre*, est repris de Turner (2000) et Fauconnier (2003) :

634. Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
 635. Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
 636. Volage adorateur de mille objets divers,
 637. Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche ;
 638. Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,

639. Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 640. Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous vois.
 641. Il avait votre port, vos yeux, votre langage,
 642. Cette noble pudeur colorait son visage,
 643. Lorsque de notre Crète il traversa les flots...
 Racine, *Phèdre* (Acte II, scène V, vers 634-643)

69 Je cite maintenant la première partie de l'analyse son Turner, et j'en souligne la fin :

C'est la célèbre scène de l'aveu, dans laquelle Phèdre, la femme de Thésée, et Hippolyte, le fils de Thésée, sont face à face. Indirectement et en faisant preuve de beaucoup d'imagination, Phèdre révèle à son beau-fils son désir passionné pour lui. Elle commence par l'affirmation de son grand désir pour Thésée, qui est absent. Elle brûle pour Thésée, mais pas exactement pour le Thésée d'aujourd'hui. Elle préfère le Thésée d'autrefois, un Thésée auquel Hippolyte, l'homme auquel Phèdre parle et l'homme qu'elle regarde, ressemble fortement... Tout d'abord, Phèdre établit une analogie entre Thésée et Hippolyte. C'est une analogie naturelle : Hippolyte est le fils adulte de Thésée. Mais elle fait alors quelque chose qui est à la fois extrêmement imaginatif et extrêmement habituel pour les êtres humains : elle intègre les deux éléments qui sont analogues l'un dans l'autre. Elle intègre Thésée et Hippolyte. L'intégration conceptuelle de ce genre est une opération mentale très habituelle. Dans le cas de Thésée et d'Hippolyte, **les deux éléments analogiques sont unifiés en un seul élément.**

70 On a affaire ici, comme le dit plus tard Turner dans sa conférence, à une « scène imaginaire » particulièrement significative, c'est-à-dire porteuse de sens ou productrice de sens nouveau, puisque ce dont il s'agit, par des voies indirectes, c'est (i) pour Phèdre de faire sentir à Hippolyte et (ii) pour Racine de faire comprendre au spectateur qui est *l'objet réel* de la passion. Pour ma part, j'ajouterai un certain nombre de choses, en cinq points :

71 (i) La voie indirecte de l'aveu est tout d'abord rendue possible et surtout peut rester compréhensible grâce à un mode pour ne pas dire une stratégie d'appréhension cognitive reconnue, c'est-à-dire partagée culturellement : voir la *vision* du vers 640, que j'interprète comme une *vue imaginaire* ou plus exactement, on va y revenir, comme une vue complétée par l'imaginaire : une vue de l'extérieur plus une vision déformatrice de l'intérieur.

72 (ii) La vision, qui a quasiment le sens d'*hallucination*, a besoin pour être vraisemblable (règle d'or du théâtre classique, mais plus banalement de l'intersubjectivité), de reposer sur des conventions. Celles qui sont mises en œuvre ici, notamment, sont les deux relations vitales essentielles que nous avons déjà rencontrées, avec l'exemple de l'homme aux cheveux gris (qui avait pour contrepartie : un jeune homme aux cheveux bruns) : l'identité et le changement, autrement dit l'identité et ses contreparties dans l'espace-temps.

73 (iii) Il faut cependant un peu affiner cette question à la lumière de l'exemple traité. Comme Lakoff l'a étudié (1968, 1976, 1996, 1997), l'individu a la faculté cognitive de projeter un *moi* dans des espaces ou des mondes contrefactuels : *J'ai rêvé que j'étais BB, et que je m'embrassais...* Dans le cas de Phèdre, la contrefactualité du processus de projection et d'intégration n'est pas aussi « farfelu » (il ne s'agit pas d'un dédoublement de soi) ; il n'en reste pas moins visionnaire ou fantasmatique : la projection d'éléments d'identité empruntés à Thésée et à Hippolyte dans un espace d'intégration où Thésée devient (*se métamorphose en*) Hippolyte : *Je l'aime [Thésée] tel que je vous vois...* est justifiée par le fait que l'identité a pour composantes la *continuité* dans le temps (Thésée tel qu'il tel jeune, vers 638-39) et l'espace : dans l'espace cette continuité est en fait *familiarité*, c'est-à-dire

les relations physiques (*Il avait votre port, vos yeux, votre langage...* vers 641) et / ou comportementales ou sociales³⁶ (*Il avait votre port, vos yeux, votre langage, / Cette noble pudeur colorait son visage*, vers 641-42) qui résultent de la descendance familiale. Il y a donc entre les deux espaces sources (Thésée et Hippolyte), une ressemblance, un air de famille (au sens propre et au sens philosophique que lui a donné Wittgenstein), qui permet l'intégration, l'incorporation de traits ou de propriétés de l'un (Thésée) à l'autre (Hippolyte). On remarquera encore que de ce contexte ou cet arrière-plan empirique et cognitif, la langue porte la trace : c'est ici l'adjectif et la structure comparative *tel que* ; ailleurs (vers 641), et c'est tout aussi significatif, ce seront les possessifs qui assumeront et assureront ce travail d'incorporation : *Il avait **votre** port, **vos** yeux, **votre** langage*, ce qui est un procédé de *rétroprojection* dans le temps qui suit un chemin contrefactuel comparable à ou complémentaire de celui du rêve de Lakoff.

- 74 (iv) Il manque toutefois un élément à cette dynamique métamorphique et déformatrice, l'élément psychologique « moteur ». Une fois les bases ou les justifications ontologiques et culturelles posées, l'opération visionnaire ou hallucinatoire n'est en effet rendue possible, ou ne se met en marche, que grâce au « carburant » qu'est la passion ; et comme le dit le texte à la lettre, la vision n'en est finalement que l'effet : *Je l'aime [Thésée] tel que je vous vois...* La passion est donc, et cela n'a rien pour surprendre, le principe moteur de la déformation.
- 75 (v) Pour conclure sur ce cas. Comme le soulignent Fauconnier et Turner dans leurs divers travaux, la réalité est complexe ; si complexe que l'individu a, notamment, besoin de l'imagination pour en rendre compte. Mais ce qui est intéressant dans les opérations d'intégration que nous mettons en œuvre pour cela, c'est que nous voulons explorer et exposer une vérité *cachée* – ou encore la faire *exploser*³⁷. La métamorphose est ainsi, comme la métaphore, et une opération ou une figure d'intégration et un moyen d'exploration, d'exposition. On retiendra finalement que les opérations d'intégration ont besoin et d'un arrière-plan (espace générique, par ex. la parenté, la descendance familiale), et d'un principe moteur (par ex. le sentiment) qui active, et d'un vecteur (par ex. le souvenir) qui permet le transfert, ou la transmission, autrement dit la projection. Mais le moteur comme la transmission sont des forces agissantes qui ont des effets « mécaniques » déformateurs : dans un cas le sentiment est passion, dans l'autre le souvenir est une remémoration hallucinée.

3.2. Perspectives sur l'incarnation

- 76 Les opérations cognitives de la sémantique californienne (schématisation, projection, mélange, intégration...) sont *incarnées* au sens de l'*embodiment* : qu'il s'agisse du *mouvement abstrait* de Langacker (1987), des *métaphores dans la vie quotidienne* de Lakoff & Johnson (1980/1985) ou des *relations vitales* (identité, temps, changement) de Fauconnier et Turner (Turner 2000, Fauconnier & Turner 2002/2003, Fauconnier 2003).
- 77 Ces opérations sont néanmoins « désincarnées » au sens social et historique du terme. La dimension socio-historique, autrement dit profondément contextuelle, qui suppose / supporte le travail interprétatif des interlocuteurs, est la parente pauvre des analyses cognitives attachées au fonctionnement cérébral. L'analyse socio-historiquement incarnée de l'exemple de Racine aurait permis de faire des propositions dans le sens d'une autre contextualisation de ces opérations : quand je disais dans mes conclusions sur *Phèdre* que « les opérations d'intégration [servent à] explorer et exposer une vérité *cachée*

», j'aurais également pu faire le rapport avec l'idéologie du *Dieu caché* chez le dramaturge (cf. Goldman 1956). Il serait toutefois audacieux de prétendre que cette référence socio-historique assure, seule, l'interprétation... Mais une telle lecture n'est pas à exclure, ne serait-ce que pour le public lettré d'alors. Au-delà, il y a peut-être, plus qu'une faculté « naturelle » universelle, toute une histoire commune et partagée, une *mémoire* qui permet la continuité d'opérations cognitives et sémantiques de ce type, et de leurs interprétations³⁸. Cette piste est à explorer, comme le suggère Rastier (2004 en ligne) que je répète : « L'humanité est une diaspora, et les ressemblances entre ses membres tiennent à une histoire partagée plus qu'à une nature prédéfinie. »

- 78 Face à l'universalisme cognitiviste – qu'il s'agit sans doute moins de nier³⁹ que de contextualiser ou d'historiciser –, se forment des projets qui semblent concourir comme le nôtre ici même, on l'espère, à ces deux derniers objectifs ; outre Rastier (et sa sémiotique des cultures), j'en veux pour exemple encore Durafour (2005) :

Si nous voyons bien, l'époque d'une sémantique nouvelle, inédite, pensée selon une autre conception philosophique du langage, et, conséquemment, selon un autre régime de scientificité non objectiviste, mais objectif, c'est-à-dire adéquat à la nature historique, sociale et culturelle du langage en tant qu'activité créatrice universelle, historique et individuelle de l'homme (*enérgeia*), est sur le point de commencer.

- 79 Il me semble enfin que se pose, en arrière-plan, la question du choix et du traitement des exemples en termes notamment d'idéologie ou de courant d'idées dans l'histoire. Je viens moi-même de signaler le défaut de cette perspective dans mon ouvrage (2001). En sémantique textuelle, pour traiter par exemple des questions de continuité ou de cohérence référentielle, on puise souvent aux textes et notamment aux textes littéraires sans se préoccuper de leur historicité.

3.3. Ultime démonstration

- 80 J'en ai fait la démonstration (2005) avec une fable de La Fontaine (*Le Chameau et les Bâtons flottants*, Livre IV, X) :

1. Le premier qui vit un Chameau
2. S'enfuit à cet objet nouveau ;
3. Le second approcha ; le troisième osa faire
4. Un licou pour le Dromadaire.
5. L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
6. Ce qui nous paraissait terrible et singulier
7. S'apprivoise avec notre vue
8. Quand ce vient à la continue.
9. Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
10. On avait mis des gens au guet,
11. Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
12. Ne purent s'empêcher de dire
13. Que c'était un puissant navire.
14. Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
15. Et puis nacelle, et puis ballot,
16. Enfin bâtons flottants sur l'onde.

- 81 En effet, si je me suis attaché (surtout) à étudier in vitro l'évolution des désignations dans les deux chaînes de référence ouvertes par *chameau* et par *certain objet*, j'ai senti néanmoins le besoin de présenter le texte dans son contexte historique et idéologique (en rapport avec les théories de la vérité, de l'imagination et de l'identité des XVII et XVIII^{ème}

siècles : Hume, Locke, Malebranche⁴⁰). Quant à savoir ce que ce rapport (texte-contexte) pouvait nous apprendre de la cognition (située dans le corps social et dans le temps, voire dans une longue mémoire partagée), c'est effectivement une tâche que je n'ai pas accomplie... ou osé affronter.

BIBLIOGRAPHIE

- Achard-Bayle Guy, 1996, *Les référents évolutifs* Thèse nouveau régime, Nancy 2 (voir publication 2001).
- Achard-Bayle Guy, 2001, *Grammaire des métamorphoses*, Bruxelles, Duculot De Boeck.
- Achard-Bayle Guy, 2005a, La polyphonie au regard des opérations conceptuelles : bornes et portées, mélange et intégration, Actes du Colloque *Littérature et linguistique : diachronie / synchronie. Autour des travaux de Michèle Perret*, Chambéry, Université de Savoie, 14-16 novembre 2002, CD-Rom, Université de Savoie (637-652). En ligne : <http://www.lettres.univ-metz.fr/webll/centre/celtd/articles/achard%20Bayle%204.pdf>
- Achard-Bayle Guy, 2005b, Point de vue, référents et *plasticité des objets textuels*, Actes du Colloque International *Catégories descriptives pour le texte*, Université de Bourgogne, Dijon, 5-7 juin 2002, in J.-M. Adam et al. éd., *Textes et discours : catégories pour l'analyse*, Dijon, Éditions Universitaires, 63-81.
- Achard-Bayle Guy, 2005c, The "Literary Mind" and Change. Continuity and Diversity in Constructing Identities, *Annual Review of Cognitive Linguistics* 3, 42-55.
- Achard-Bayle Guy, 2006, Sémantique de l'hybride : des mots aux textes – Bon ou mauvais exemple du dragon ?, in Jean-Marie Privat éd., *L'Hybridité des dragons*, Paris, Éd. du CNRS, 40-51.
- Achard-Bayle Guy, 2006 (éd.), *Textes-Contextes, Pratiques* 129-130.
- Achard-Bayle Guy, à par., Sens, référence... et cognition. Grandeur et misères du sens métaphorique, in J.-R. Lapaire (éd.), Actes du Colloque *Gram To Mind* (Bordeaux, 19-21 mai 2005), PU de Bordeaux.
- Asker D.B.D. 2001, *Aspects of Metamorphosis: Fictional Representations of the Becoming Human*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi.
- Berlin Brent & Kay Paul, 1969, *Basic color terms: their universality and evolution* Berkeley University of California Press.
- Berthelot Francis, 1993, *La Métamorphose généralisée*, Paris, Nathan.
- Brunel Pierre, 1974, *Le Mythe de la métamorphose*, rééd. 2004 Paris, José Corti.
- Cadiot Pierre, 2004, Du lexème au proverbe : pour une sémantique anti-représentationnaliste, en ligne sur http://www.formes-symboliques.org/article.php3?id_article=90#nb2#nb2
- Cadiot Pierre & Debas Franck, 2003, La construction extrinsèque du référent, *Présentation, Langages* 150.

- Cadiot Pierre & Visetti Yves-Marie, 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- Charolles Michel & Combettes Bernard, 1999, Contribution pour une histoire récente de l'analyse du discours, *Langue française* 121, 76-116.
- Diller Anne-Marie, 1991, Cohérence métaphorique, action verbale et action mentale, *Communications* 53, 209-228.
- Durafour Jean-Pierre, 2005, De la double référence du langage, conférence au séminaire *Formes symboliques*, en ligne http://www.formes-symboliques.org/article.php3?id_article=181
- Fauconnier Gilles, 1984, *Espaces mentaux*, Paris, Éd. de Minuit.
- Fauconnier Gilles, 1997, *Mappings in Thought and Language*, Cambridge, UP.
- Fauconnier Gilles, 2003, Compressions de relations vitales dans les réseaux d'intégration conceptuelle, in Jean-Louis Aroui (éd), *Le Sens et la Mesure*, Paris, Champion, 419-427 et en ligne : www.cogsci.ucs.edu/~%7Efaucon/06_Fauconnier.pdf
- Fauconnier Gilles, à par., Mappings, in *Cambridge Encyclopaedia of the Language Sciences*.
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 1996, Blending as a Central Process of Grammar, in Adele Goldberg (ed.), *Conceptual Structure, Discourse and Language*, Cambridge, UP, 113-129.
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 1998, Expanded version of 1996 : <http://markturner.org/centralprocess.WWW/centralprocess.html>
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 2000, Compression and global insight *Cognitive Linguistics* 11, 3-4, 283-304.
- Fauconnier Gilles & Turner Mark, 2002 (2003 paperback), *The Way We Think*, New York, Basic Books.
- Frege Gottlob, 1994, *Écrits logiques et philosophiques*. Paris Éditions du Seuil. 1^{ère} édition 1971.
- Goddard Cliff, 2004, The ethnopragmatics and semantics of "active" metaphors, *Journal of Pragmatics* 36/7, 1211-1230.
- Goffman Erwin, 1974, *Frame Analysis*, New-York, Harper & Row.
- Goldmann Lucien, 1956, *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard.
- Husserl Edmund, 1931, *Méditations cartésiennes*, rééd. 1966 Paris, Vrin.
- Ibarretxe-Antuñano Iraide, 1999, What's Cognitive Linguistics? A New Framework For The Study Of Basque, Reprise du chapitre 1 § 1 de: *Polysemy and Metaphor in Perception Verbs: A Crosslinguistic Study*, PhD Thesis, University of Edinburgh.
- En ligne : <http://languages.londonmet.ac.uk/ciltrans/cogling.pdf>
- Jackendoff Ray, 1975, On belief contexts, *Linguistic Inquiry* 6, 53-93.
- Jackendoff Ray, 1996, *Languages of the Mind. Essays on Mental Representation*, Cambridge MA/ London, Bradford.
- Johnson Mark, 1992, Philosophical implications of cognitive semantics *Cognitive Linguistics* 3-4, pp. 345-366.
- Johnson Mark, 1987, *The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Reason and Imagination*. Chicago : UP.
- Kleiber Georges, 1997, Sens, référence et existence *Langages* 127, 9-37.

Kleiber Georges, 2001, Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme, in D. Keller et al. (éds), *Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu*, Sprimont, Mardaga, chapitre 18.

Koselak Arkadiusz, ici-même.

Lakoff George, 1968, Counterparts, or The Problem of Reference in Transformation Grammar, manuscript, The Indiana University Linguistics Club.

Lakoff George, 1976, Linguistique et logique naturelle, Paris Klincksieck.

Lakoff George, 1987, *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: UP.

Lakoff George, 1996, Sorry, I'm not Myself Today: The Metaphor System for Conceptualizing the Self, in Fauconnier & Sweetser (eds), *Spaces, Worlds and Grammar*, Chicago, UP, 91-123.

Lakoff George, 1997, Les universaux de la pensée métaphorique : variations dans l'expression linguistique, in Catherine Fuchs & Stéphane Robert (éds), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Gap-Paris, Ophrys, 165-181.

Langacker Ronald, 1987, Mouvement abstrait, *Langue Française* 76, 59-76.

Langacker Ronald, 1991, Noms et verbes *Communications* 53, 103-154.

Lassègue Jean & Visetti Yves-Marie, 2002, Que reste-t-il de la représentation ?, Introduction au dossier Représentations : quelques aperçus, *Intellectica*, 2002/2/35, 7-35.

Moirand Sophie, ici-même.

Nemo François & Berruecos Maria de Lourdes, 2003/2006, Indexicalité, unification contextuelle et constitution extrinsèque du référent, *Langages*, mise en ligne : 2006 sur le site : <http://formes-symboliques.org/>

Nyckees Vincent, 1998, Humaine référence *Sémiotiques* 15, 33-59.

Nyckees Vincent, 2000, *La Sémantique*, Paris, Belin.

Nyckees Vincent, ici-même.

Nunberg Geoffrey, 1978, *The Pragmatics of Reference*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club.

Paveau Marie-Anne, ici-même.

Portine Henri, 1998, La visée référentielle, *Cahiers du CerLiCO* 11, 13-31.

Putnam Hilary, 1981, *Reason Truth and History*, Cambridge, Cambridge University Press.

Rastier François, 2004, Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus, *Texte !* [en ligne], juin 2004. Rubrique Dits et inédits.

En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html.

Rastier François, 2005, Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive : Questions d'histoire et d'épistémologie, *Texte !* [en ligne] mars 2005.

En ligne : www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semantique-cognitive.html

Searle John, 1996, *La construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard.

Siblot Paul, 1990, Une linguistique qui n'a pas peur du réel *Cahiers de Praxématique* 15, 57-76.

Shank Roger & Abelson Robert, 1977, *Scripts, Plans, Goals and Understanding: An Inquiry into Human Knowledge Structures*, Hillsdale, N. J., Lawrence Erlbaum Associates.

Schulz Patricia, 2002, Le caractère relatif de la métaphore, *Langue Française* 134, 21-37.

Sweetser Eve, 1990, *From Etymology to Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.

Sweetser Eve & Fauconnier Gilles, 1996, Cognitive Links and Domains: Basic Aspects of Mental Space Theory, in Gilles Fauconnier et Eve Sweetser (eds), *Spaces, Worlds and Grammar*, Chicago, University Press, 1-28.

Turner Mark, 1996 *The Literary Mind. The Origins of Thought and Language*, New York-Oxford, University Press.

Turner Mark, 2000, Conférences au Collège de France : L'imagination et la créativité.

En ligne : www.bepress.com/casbs/monograph-imagination/

Visetti Yves-Marie, 2005, Approches non-représentationnalistes en sciences cognitives. Conférence au séminaire *Formes symboliques*,

Argumentaire : http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=138

Wierzbicka Anna, 1988, *The Semantics of Grammar*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins.

ANNEXES

Objectivism (& Essentialism vs. Basic Realism)

“Basic realism involves at least the following: a commitment to the existence of a real world, both external to human beings and including the reality of human experience” (Lakoff, 1987: 158)

“Objectivist Metaphysics: All of reality consists of entities, which have fixed properties and relations holding among them at any instant [...] Essentialism: Among the properties that things have, some are essential; that is, they are those properties that make that the thing is what it is.” (Lakoff, 1987: 160-1)

Objectivisme (réalisme)

« La présentation du paradigme objectiviste, appelé aussi réalisme métaphysique (Putnam, 1981), est facile à faire, puisqu'il s'agit de notre façon de penser le monde et les choses. Deux idées-forces interdépendantes structurent cette conception :

- (i) celle du dualisme irréductible entre esprit et matière : il y a une opposition radicale (une coupure) entre la raison ou l'entendement humain (abstrait) et le monde physique (matériel, concret) ;
- (ii) et celle de l'objectivité de ce monde. Le monde (ou la réalité) avec ses êtres, ses objets, les propriétés de ces êtres et objets ainsi que leurs relations ont une existence autonome, en soi : ils existent indépendamment de nous. » (Kleiber, G., 2001 : 336)

Objectivisme (vs objectivité)

« Comme toujours dans l'histoire des sciences, la crise d'une notion théorique centrale, ici celle de la notion aristotélicienne de concept [...] en tant qu'opérateur postulé commun de a) la fonction de désignation ontologique (catégorisation, dénomination) et b) de la fonction mécanique de signification individualisante (relation *type-token*) signifie, à plus

ou moins long terme, l'avènement d'une représentation scientifique autrement fondée du sens langagier, discours et langues [...]. Si nous voyons bien, l'époque d'une sémantique nouvelle, inédite, pensée selon une autre conception philosophique du langage, et, conséquemment, selon un autre régime de scientificité non objectiviste, mais objectif, c'est-à-dire adéquat à la nature historique, sociale et culturelle du langage en tant qu'activité créatrice universelle, historique et individuelle de l'homme (*enérgeia*), est sur le point de commencer. Ce nouveau régime de scientificité non objectiviste et non seulement déterministe, et ses propriétés épistémologiques, théoriques et méthodologiques, trouvera application, selon moi, comme j'ai essayé maintes fois de le montrer [...], dans toutes les sciences du vivant, naturel et culturel. » (Durafour, 2005 : en ligne)

(Anti-)Référentialisme

« [P]rincipe d'intégrer l'acte de référence au monde dans l'explication du fonctionnement du langage [vs] Notre projet est finalement de démontrer que le langage est une saisie du monde, pas seulement qu'il est un jeu *tourné* vers le monde ([Kleiber 1997]). Il est une activité de constitution plutôt que de représentation, et les rapports entre sens et référence sont de l'ordre de l'extension plutôt que de la correspondance [...] Le monde n'est pas *du tout* tel que nous croyons qu'il est, et si cette illusion est ce qu'il y a de plus vital pour notre équilibre psychologique, elle n'en reste pas moins une illusion, à laquelle le langage participe et qu'il ne subit donc pas. » (Cadiot & Lebas : 2003 : 3-4, italiques des auteurs)

Représentation (objectiviste)

« La perception dans un tel cadre [objectiviste], est le mécanisme par lequel un sujet percevant perçoit une réalité objective, qui existe telle quelle, qu'elle soit perçue ou non. Une tomate rouge aura intrinsèquement ou de façon externe, si l'on veut, la couleur rouge. Et la perception elle-même, c'est-à-dire la représentation ou l'image mentale de cette tomate de couleur rouge, n'est ainsi que le miroir fidèle, la représentation *interne* de cette réalité prédéterminée, *externe* qu'est la tomate rouge. » (Kleiber, art. cité, 2001 : 336 ; souligné par lui)

(Anti-)Représentationnalisme

« [D]eux conceptions de la sémantique lexicale :

La première peut être dite "représentationnelle-symbolique" pour souligner qu'elle accorde une place majeure à une vision qui dégage pour les mots une première valeur (voire bien sûr plus d'une), immédiatement accessible psychologiquement, un emploi privilégié, "littéral" [...], partagé par les locuteurs et retenu prioritairement par les dictionnaires. La signification lexicale ainsi conçue s'identifie à la base avec un jeu de représentations d'"objets" - abstraits et concrets - constitués par et dans l'expérience ordinaire. Du même coup, on admet que le mot est ainsi un "symbole" de son référent [...]

La deuxième peut être nommée indicielle (pour la distinguer de symbolique) et d'accès (pour l'opposer à "représentationnelle"). Elle commence par remarquer que les objets (référents, denotata) ne sont pas constitués et individués indépendamment de leur saisie linguistique. Nous le montrerons, cette réévaluation du monde des objets - vers une notion bien plus diversifiée de monde des expériences - est appelée par les données empiriques de la linguistique, mais il nous a semblé essentiel d'insister tout autant sur l'homologie de la langue avec la perception dans ce domaine. » (Cadiot, 2004 : en ligne)

NOTES

1. Ce sous-titre et une partie du texte qui suit sont la reprise d'une conférence sélectionnée pour les 4^{èmes} Rencontres de Sémantique et Pragmatique d'Orléans (13-15 juin 2006) : <http://www.univ-orleans.fr/PUO/RSP/rencontre.htm>.
2. C'est de bonne guerre dans un monde où *polémique* prend tout son sens : après tout *Sandy shot down Lou's proposal* n'est-il pas, suivant les métaphores communes de Lakoff & Johnson (1980/1985), le premier exemple de l'introduction de Sweetser & Fauconnier (1996 : 4) à l'un des textes phares des Coglingers californiens ? En l'occurrence, c'étaient eux les arroseurs... arrosés.
3. Cf. Cadiot & Visetti (2001) ; j'y reviendrai, comme sur Durafour (2005), Lassègue & Visetti (2002), Rastier (2004, 2005), Visetti (2005).
4. De même qu'il y a bientôt vingt ans, Siblot (1990) plaidait pour « Une linguistique qui n'a pas peur du réel ».
5. « La substitution d'une représentation du monde au renvoi au monde » (art. cité : 25).
6. J'y reviendrai également en première partie.
7. Voir également Achard-Bayle (2001) et dans le registre littéraire Brunel (1974 : ch. 1).
8. Ce qu'un certain nombre d'études (dont on reparlera : Cadiot & Visetti 2001, Schulz 2002 par exemple) remettent en cause me semble-t-il, c'est cette sorte de minimum ou de base « objective » que serait le sens « dénominatif » (« propre », figuratif et non « non figuré » : voir ainsi les emplois du nom *ours* dans *chasse à l'ours* et dans *ours mal léché*).
9. Personnellement, je m'y intéresse depuis l'origine de mes recherches (Achard-Bayle 1996/2001).
10. Pour une « réfutation des increvables et incurables épistémologies représentationnalistes » et plus généralement une remise en cause de la « représentation », cf. Visetti (2005 en ligne) et Lassègue & Visetti (2002 et 2005 en ligne).
11. Sur cette paire, cf. Paveau ici-même.
12. Dans Achard-Bayle (à par.) j'ai plutôt exposé le point de vue des premiers ; je m'attacherai plus particulièrement ici au second.
13. Voir infra l'héritage néo-générativiste de la sémantique cognitive.
14. La filiation de Langacker et Lakoff avec la sémantique générative fait précisément l'objet de l'introduction de Ibarretxe-Antuñano (1999).
15. "This term [objectivist] is used by Lakoff (1987) and Johnson (1987) to refer to those theories of meaning that understand objective reality as independent of human cognition."
16. « Nous n'employons pas le terme "mythe" de manière péjorative. Les mythes nous permettent de comprendre nos expériences ; ils mettent de l'ordre dans nos vies » (Lakoff & Johnson 1985 : 196-197).
17. On trouve une position radicalement anti-référentialiste dans la théorie de la métaphore de Schulz, qui souligne le « caractère relatif », de celle-ci autrement dit de (pré)construit épistémologique, et conteste la dichotomie « naïve » entre sens propre et sens figuré : « Cette description implique une autre hypothèse, cette fois-ci relative à la nature même de la signification [...] Pour qu'une telle opposition entre sens linguistique et sens de l'occurrence – sens de la phrase et sens du locuteur – soit possible, il faut que la signification soit de nature référentialiste. Le sens que la langue veut transmettre est un sens du monde... » (2002 : 32). Conclusion : « le référentialisme ne nous semble donc pas essentiel à la langue » (2002 : 34, note 12).
18. Lakoff (1987) traduit par Nyckees (1998 :33).

19. Voir Sweetser (1990 : 2) lorsqu'elle défend : "a cognitively based theory which takes not the the objective 'real world,' but human perception and understanding of the world [plus loin : 'our experimental view of the world'] to be the basis of the structure of human language."
20. Voir également le rejet de Sweetser (1990 : 4) : "Traditional truth-conditional semantic analysis focuses on logical relations."
21. Cf. Husserl (1931/1966). Sur l'intersubjectivité, voir aussi Paveau ici-même.
22. Voir également "The conceptual system that emerges from everyday human experience" chez Sweetser (1990: 1).
23. Dans son Introduction, Sweetser (1990 : 6-7) se penche sur les relations entre langue et cognition et langue et culture pour se ranger finalement du côté des universalistes de la cognition humaine : elle prend l'exemple des couleurs et des mots de couleur "limited by our common physical perceptions (Berlin and Kay 1969)", puis celui des adverbiaux spatiaux utilisés ou utilisables pour caractériser le temps (elle imagine par exemple que l'on puisse dire pour *semaine prochaine*, aussi bien *la semaine* qui est devant ou derrière nous) ; "languages can choose to lexicalize different ways of thinking about a domain such as the time in spatial terms, but that the possible repertory of time vocabularies is nonetheless limited and that the limits are determined by the human perceptual system."
24. Je remarque néanmoins dans le dernier texte de Fauconnier (à par. ligne) dont je dispose une inflexion : "In order to talk and think about some domains (*target domains*) we use the structure of other domains (*source domains*) and the corresponding vocabulary. Some of these mappings are used by all members of a culture, for instance, in English, TIME as SPACE. We use structure from our everyday conception of space and motion to organize our everyday conception of time, as when we say *Christmas is approaching*, *The weeks go by*, *Summer is around the corner*, *The long day stretched out with no end in sight*." Quant à Turner (1996 : 11, fin ch.1) : "Cultural meanings peculiar to a society often fail to migrate intact across anthropological or historical boundaries, but the basic mental processes that make these meanings possible are universal. Parable is one of the". Suit le ch.2 "Human meaning" et page 13 : "How can five billion different human beings all recognize and execute small spatial stories ?"
25. Vs l'évolution tout court (cf. Turner 2000 : Introduction à la 1^{ère} conférence au Collège de France, "L'imagination et le cerveau", et Fauconnier & Turner 2002 : ch. 9 "The Origin of Language").
26. On retrouve ici la critique de l'immanentisme saussurien (supra section 1.2), contre lequel Sweetser s'inscrit effectivement en faux dans le même texte quelques pages avant (op. cit : 5).
27. À propos d'inférences, voir Charolles & Combettes (1999 : 85) « Le développement de ces inférences peut être guidé par le donné textuel mais, très souvent il mobilise des connaissances d'arrière-plan du sujet, connaissances partagées et activées par les lecteurs au moment où ils découvrent le texte. »
28. On voit que cette déclaration peut être rapprochée de la conception de l'extrinsécalité de Cadiot & Visetti ou Nemo & Berruecos. Les deux premiers d'ailleurs se disent plus proches de la théorie des EM de Fauconnier que de celle de la métaphore ou des modèles cognitifs idéalisés de Lakoff (2001 : 213) : « les théories à la Fauconnier se distinguent des théories naïvement naturalistes (ancrage dans la perception, transpositions de gestalts innées, etc., toujours d'actualité chez Lakoff) ».
29. Fauconnier & Turner (1996, 1998, 2000, 2002).
30. Voir néanmoins un modeste essai de ma part en annexe d'Achard-Bayle (à par.).
31. On voit par exemple tout le chemin de « découverte » ou d'objectivation qu'il faut faire entre reconnaissance et analyse : "The recognition of identity, sameness, equivalence, A=A, which is taken for granted in form approaches, is in fact a spectacular product of complex, imaginative, unconscious work. Identity and opposition, sameness and difference, are apprehensible in consciousness" (Fauconnier & Turner 2002/2003 : 6).

32. Boas entre autres.
 33. Cf. Achard-Bayle (2006).
 34. Puis chez Jackendoff (1996, ch. 8 : 171 sq.), et chez Lakoff (1996) dans son ch. sur les métaphores du Moi.
 35. Ex. repris de Jackendoff (1975) ; voir aussi Jackendoff (1996, ch. 8: 171 sq.).
 36. Le fait que j'hésite, ou qu'il me semble qu'il y a ambiguïté sur ce point, en dit long sur la difficulté à discerner parfois le matériel institutionnel du matériel physique ou naturel...
 37. Ce sont des termes que je reprends de la *Rage de l'expression* de Francis Ponge (et de mon étude des poèmes de Ponge, Achard-Bayle 2005).
 38. Sur la mémoire discursive voir ici-même Moirand et Paveau.
 39. Je ne peux que reconnaître, par exemple, l'universalité ou une certaine universalité des récits de métamorphoses, avec ce que cela peut vouloir dire en termes de conceptualisation du vivant et du vécu. Mais je ne connais pas vraiment d'approche multiculturelle ou transculturelle de ces phénomènes et de ces récits. En général, la diversité des origines est passée sous silence (Achard-Bayle 2001, Berthelot 1993, Brunel 2004).
 40. Sans parler des découvertes scientifiques dans le domaine de l'optique...
-

RÉSUMÉS

Après avoir rappelé les critiques adressées à la fois par et à la sémantique cognitive dite « californienne », en termes de référentialisme, de représentationnalisme, de réalisme ou d'objectivisme, l'article propose une réflexion sur les ancrages matériels des réalités conceptuelles. Par là, il vise un modèle sémantique qui tout en maintenant le référent, équilibre construction discursive et représentation sociale du monde, autrement dit : cognition, contexte et culture. Sa démonstration porte, en termes de connecteurs pragmatiques ou de relations vitales sur l'identité personnelle - ses phases et ses facettes, qui sont aujourd'hui des phénomènes ou des processus reconnus des sciences humaines et sociales -, et cherche à dépasser le débat mentalisme vs objectivisme de la sémantique dite « californienne » et de ses opposants, notamment hexagonaux.

After reminding us of the criticisms addressed both by and at cognitive (so-called "Californian") semantics, in terms of referentialism, representationalism, realism or objectivism, the article proposes a reflection on the material anchoring points of conceptual realities. Thus, it aims at a semantic model which balances discursive construction and social representation of the world, while maintaining the referrer; in other words: cognition, context and culture. Its demonstration, in terms of pragmatic connectors or vital relations, applies to personal identity its phases and its facets, which today are the recognized phenomena or processes of the human and social sciences, and seeks to go beyond the mentalism vs objectivism debate of so-called "Californian" semantics and its opponents, notably in France.

INDEX

Mots-clés : modèles en cognition linguistique : externalisme vs internalisme, mind-body vs contexte-culture

Keywords : linguistic Cognition Theories: Internalism vs Externalism, Mind-Body vs Context-Culture

AUTEUR

GUY ACHARD-BAYLE

Université Paul Verlaine, Metz (UPVM) & CELTED (EA 3474)